

**Pourquoi les malades asiatiques demandent-ils des recettes de soins ?
Représentation de la santé, de la maladie et de la mort.**

Dr LUONG Can-Liêm

Préalable.

Il y a en premier lieu, une nécessité épistémologique. Quand l'observateur ressent une problématique à connaître, il a une tendance naturelle à globaliser et à généraliser la thématique pour cerner les limites du problème ; et cela se fait à partir de ses bases de connaissance. Dit autrement, cela n'a pas l'air choquant de mettre dans un seul sac, les Asiatiques dès lors qu'ils se présentent comme malades. La contre-mesure serait de dire que personne ne ressemble à personne, ce qui est aussi une vérité, mais en disant cela la pensée n'avance pas ou se bloque même. Nous sommes donc obligés de penser « grosso modo » à partir de nos savoirs et nos expériences.

En second lieu, il y a une réalité culturelle qui est la centralité de la culture chinoise dans toute la sphère de l'Asie orientale et d'autres spécificités loco-régionales moins connues. Dit autrement, il est nécessaire d'avoir quelques informations sur la culture chinoise mais insuffisant pour saisir des situations précises. Bref, comme parfois en médecine clinique, il faudra « bricoler ». Ici, nous bricolons avec du grosso modo et nous admettons les approximations liées à la culture.

En troisième lieu, la situation migratoire fait que les populations ne viennent pas des catégories les plus instruites dans leur pays d'origine. Dit autrement aussi, il y a des disparités d'éducation et de connaissance d'une part et d'autre part, il y a une inconnue qui est la représentation que ces populations ont de leur pays d'accueil. Toutefois, il y a une référence certaine qui est la « toute puissance » de la médecine technologique occidentale, y compris la pharmacie.

L'esprit pratique et concret.

Les observateurs constatent souvent que les malades venant d'Asie, demandent concrètement ce qu'il faut faire ou à ne pas faire. Je pense que c'est leur constat de la différence de référence dans la pratique et aussi une sorte d'anticipation de ce que l'autre attend qu'il le fasse pour réussir ensemble la guérison.

Deux exemples à cela. 1) La différence de référence est parfois une différence du symbolique. On donne un bain au bébé le soir pour qu'il soit détendu avant le sommeil. Ou bien, on lui donne le matin pour qu'il aborde proprement la journée. 2) Le patient anticipe de la bonne disposition du prescripteur à son égard en lui apportant des cadeaux, des choses à manger. Ce n'est pas pour le « corrompre », mais pour placer la relation dans le sensible du

donnant-donnant, chacun donne ce qu'il a et ce qu'il sait faire. Le soin est un échange du savoir prendre soin mutuellement.

Au-delà de ce côté opérationnel, il y a avec la pensée asiatique, la manière d'accéder ensemble à une vérité, c'est-à-dire la compréhension totale et mutuelle de la situation. Par le déroulement de l'esprit pratique, les personnes seront assurées de comprendre, de voir et de faire la même chose. A partir de ce constat de réalité, le rôle de soignant et du soigné est clair ; et la confiance se développera. Le malade vient avec ses vérités vécues ; le praticien avec ses vérités académiques : comment s'assurer que l'on a bien compris de part et d'autre quand on doit traiter la vérité à égalité ? Pour paraphraser le philosophe *Tchouang Tseu* (370 av. J.C. - 287 av. J.C.) et quand deux vérités s'affrontent, on ne peut pas s'autoriser à dire que l'une est la Vérité et l'autre est une contre-vérité à partir du moment où les deux protagonistes se respectent. Il faut donc confronter les deux vérités à une troisième, la vérité de la pratique et de l'expérience. Le savoir académique doit se confronter au savoir profane en matière de santé et de maladie.

La représentation de la santé.

La santé est acquise à la naissance et on ne sait pas si c'est un don du divin ou non.

Ce qui est pensable, c'est que la santé est un patrimoine reçu et ce patrimoine est inégal voire potentiellement abîmé dans les handicaps ou les décès prématurés ou précoces.

Chez les Bouddhistes, la notion de Karma est une manière de dire ce patrimoine à la fois biologique, culturel et surtout générationnel, et qui se montre ou se dévoile au fil de l'existence et des événements ; et dont il revient à l'homme de le bonifier.

L'homme est donc responsable de sa santé.

C'est ainsi qu'il faut entretenir le patrimoine santé pour qu'il défende ou protège l'harmonie de l'existence. Il y a la diététique, la pratique de l'harmonie sans stress, le travail sur les énergies régulatrices (*Qi Cong* : littéralement travail de l'énergie ; *Tai Chi* : la grande énergie) afin de prévenir les désordres fonctionnels à l'origine des troubles organiques, et aussi de retarder l'usure du temps.

C'est ainsi que les vitamines de la pharmacopée occidentale viennent à point nommé dans les demandes des patients.

Et puis, il y a l'environnement et l'habitat comme des facteurs de santé. « *Feng Shui* » veut dire orienter son habitat selon le « vent-eau ».

Enfin, la santé est liée au cosmique par l'horoscope (qui n'est pas un bon mot). La santé de l'homme est déterminée par la place qu'il occupe à sa naissance repérée par la date et l'heure d'arrivée au monde et dans la famille à laquelle il appartient. Dit autrement, il faut tenir compte de l'inégalité des hommes devant la santé et leur destin.

La représentation du mal, du trouble et de la maladie.

La représentation de la santé est dans les mouvements et une circulation d'énergie vitale, la vitalité. Un état statique signe la mort. De cette manière-là, la conception anatomoclinique que « la fonction crée l'organe » selon Claude Bernard, correspond à une vitalité organique, pas énergétique.

On parle donc d'un dérèglement de l'équilibre des énergies *yin yang*. L'alternance jour et nuit est le reflet de cet équilibre : un trouble du sommeil traduit ce déséquilibre qu'il faille un traitement adéquat. Dire que c'est un signe dépressif peut sembler étrange. De la même façon, donner un bain tiède à un nouveau-né fiévreux peut avoir du sens.

Pour simplifier, le *yin* et le *yang* représentent les deux pôles – le positif et le négatif, le masculin et le féminin – qui équilibrent un centre et donnent une neutralité à chaque situation. C'est un peu l'équilibre acido-basique du corps et l'équilibre thymique des affects et de l'esprit.

Le *yin yang* décrit un raisonnement dialectique et un gradient d'énergie de renouvellement. Et son application dans l'acupuncture montre bien que cette physiologie a du sens. L'efficacité de ce traitement est prouvée et l'on peut toujours s'émerveiller dans l'histoire de la médecine, de cette découverte. La douleur est donc un déséquilibre ou une rupture des énergies vitales quasi métaboliques de sorte que l'excitation aux points de piqûre reconnus permet de rétablir l'énergie totale de l'organe puis de l'organisme. On sait que ces stimuli font libérer des endorphines. L'acupuncture soigne des troubles fonctionnels.

La chirurgie n'est pas connue dans la tradition médicale classique. L'atteinte d'un organe était considérée comme une dégradation avec le temps. L'autopsie est une décision difficile pour la famille.

La pharmacopée traditionnelle est à base des plantes qui ont la vertu d'entretenir la santé et de guérir des maux divers. C'est devenu moins utilisé comme une thérapeutique conventionnelle.

La représentation de la mort.

La mort est le passage du monde visible à l'invisible, comme la naissance a été une condensation d'une vitalité avec une matérialité qui rend le « corps » visible.

Au décès, le corps perd son énergie de cohésion et les éléments constitutifs se disloquent et s'intègrent dans l'énergie générale des cinq facteurs agissants et fertilisants de la nature : le feu, l'eau, la terre, le bois et le métal.

La fin du corps physique visible ne signe pas la fin de l'esprit invisible qui reste présent dans la tête des gens présents puisque la vie continue. Ainsi, le culte des ancêtres n'est pas un rituel consacré aux morts mais un culte qui transmet le flambeau d'une présence pérenne de la génération dans le monde visible et invisible.

Comme dans toutes les cultures universelles, on parle de la mort comme d'une délivrance. Ici, il va s'agir pour le défunt autant d'une délivrance que d'un accomplissement d'un parcours de vie dont les personnes vont louer les actes de vertu que les générations futures vont bénéficier. De ce fait, les anciens préparent souvent leur départ et d'une façon ou d'une autre en parleront à leurs proches.